

# ARISTIDE CAVAILLE-COLL, FACTEUR D'ORGUES A PARIS

*par Laurent Kasala*

En 2011, on commémorait le bicentenaire de la naissance d'Aristide Cavallé-Coll, le plus connu des facteurs d'orgue français du XIX<sup>e</sup> siècle et l'un des plus célèbres noms de l'histoire de la facture d'orgues au monde. Ingénieur, artiste, chercheur, inventeur, théoricien, acousticien, homme d'affaires, publicitaire, chef d'entreprise, chef de clan, le génial Aristide Cavallé-Coll, facteur d'orgues à Paris, révolutionna son art en créant l'orgue romantique puis symphonique.

Depuis longtemps, on connaît l'histoire de Cavallé-Coll, sa personnalité et aussi son œuvre, grâce notamment au livre que ses enfants Cécile et Emmanuel lui consacra en 1926. Cet ouvrage reste une référence précieuse pour tous ses biographes. Néanmoins, aujourd'hui, une approche plus fouillée et rigoureuse de sa vie et de son œuvre est devenue possible grâce à des chercheurs français et étrangers comme Gilbert Huybens, Michel Jurine, Loïc Métrope, Jesse Eschbach ou Roland Galtier qui, à l'appui de documents familiaux ou techniques, ont mis en lumière les éléments permettant d'approfondir un sujet qui est loin d'être épuisé. Les publications de l'association Aristide Cavallé-Coll qui existe depuis 35 ans, dont la revue *La Flute Harmonique*, contribuent activement à cette démarche d'information.

C'est en partie grâce à certaines de ces contributions que cet article, initialement publié en octobre 2011 dans la revue *Le Rotarien*, le journal officiel des Rotary-clubs francophones, a été possible. Il a néanmoins été sensiblement revu dans sa rédaction pour être adapté à un public averti. Nul doute cependant qu'un certain nombre d'amateurs d'orgue et même de professionnels ont à découvrir ou redécouvrir ce personnage fascinant et son œuvre qui ne l'est pas moins.

## **Une dynastie de facteurs d'orgues**

Aristide Cavallé-Coll incarna la troisième et dernière génération d'une dynastie de facteurs d'orgues dont le premier représentant remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle avec Jean-Pierre Cavallé, son grand-père paternel. Gaillac-en-Albigeois dans le Tarn où Aristide vécut une partie de son enfance fut le berceau de sa famille paternelle. Avant de devenir des facteurs d'orgues, les Cavallé étaient des tisserands de serge, une étoffe de la région.

La grand-mère d'Aristide, Francesca Maria Coll, Barcelonaise qu'épousa J.-P. Cavallé en 1767, légua non seulement son patronyme mais aussi sa culture : tous parlaient couramment l'espagnol et se rendaient régulièrement en Catalogne dans la famille maternelle. D'un second lit naquit Martin Cavallé, demi-frère de Dominique et facteur d'orgues lui aussi. Son fils Léon allait collaborer aux travaux d'Aristide dans le Midi.

Aristide eut une enfance peu stable marquée par la personnalité hors du commun de son père : personnage atypique et haut en couleur, militaire à ses heures, révolutionnaire par choix, facteur d'orgues par nécessité, c'était un aventurier qui prit part aux conflits français et espagnols pendant toute la période troublée de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Errant de France en Espagne et réciproquement, la famille suivait le patriarche boulingueur dans tous ses déplacements au gré des guerres, révolutions, épidémies et... des chantiers d'orgue. Passant par Montpellier où Aristide naquit, elle se fixa à Toulouse en 1827, d'où partit sa véritable carrière.

## **Les débuts fulgurants d'un enfant prodige**

Avec son frère Vincent, Aristide apprit le métier auprès de leur père, le suivant sur les chantiers

d'orgue en France et en Espagne. Ses dispositions exceptionnelles firent rapidement de lui le « petit génie de la famille ». Mandaté dès 1829, à l'âge de dix-huit ans, pour terminer l'orgue de Lérida en Espagne que son père Dominique avait commencé, il en profita pour introduire certaines innovations techniques et sonores qu'il généralisa plus tard.

A Toulouse, le jeune Aristide dont la scolarité avait été quelque peu négligée jusqu'alors, reçut une excellente éducation scientifique. À l'initiative de Dominique, il bénéficia d'un enseignement laïc et mutualiste de haut niveau sous forme de cours du soir avec des ingénieurs, des architectes, des polytechniciens. De ce contexte d'émulation intellectuelle, il résulta notamment un petit instrument à anches libres, le *Poïkilorgue* et sa variante, le *piano-Poïkilorgue* que l'on présente généralement comme l'ancêtre de l'harmonium. On cite aussi volontiers le perfectionnement apporté à la scie circulaire.

En 1832 Rossini, de passage à Toulouse, découvrit avec enthousiasme le Poïkilorgue lors d'une représentation de « Robert le Diable » de Meyerbeer au Théâtre du Capitole par la troupe de l'Opéra de Paris. Celle-ci avait fui la capitale à cause de l'épidémie de choléra qui y sévissait depuis 1828 et qui fit plus de dix mille morts. Le lendemain de la représentation, Dominique accueillit dans son atelier rue des Récollets Rossini, lequel, séduit par les talents du cadet, encouragea les Cavaillé-Coll à quitter Toulouse et à s'installer à Paris.

Une fois l'épidémie de choléra éradiquée, en septembre 1833 Aristide partit pour la capitale muni de lettres de recommandation destinées à des sommités du monde artistique et scientifique, remises par son père et ses professeurs. À l'image d'un jeune Rastignac venu conquérir Paris, il avait la mission de répondre à l'appel d'offres lancé par l'Etat pour la construction du grand-orgue à l'Église Royale de Saint-Denis avec la ferme intention de décrocher ce marché convoité par les plus grands facteurs d'orgues de l'époque qui avaient répondu à l'appel à candidatures. Ce n'était pas seulement un jeune homme brillant mais une famille qui soumissionnait à la construction de l'orgue de Saint-Denis.

Contre toute attente, le miracle se produisit : le ministre Thiers, un ami du préfet de la Haute-Garonne lui-même ami des Cavaillé-Coll, arbitra en sa faveur alors qu'il n'avait à présenter aucune expérience à son actif autre que celle de sa famille ! Le réseau maçonnique de son père et de ses professeurs n'y était pas pour rien. L'influence des savants de l'Institut qu'il avait rencontrés à Paris et séduit par son intelligence, aussi. Néanmoins, la commission d'experts chargée d'émettre un avis avait été frappée par la hardiesse et l'originalité de son projet élaboré, selon la légende, en trois jours dans une chambre d'hôtel et à la lueur d'une bougie, sans l'aide de son père ni de son frère.

A l'âge de vingt-deux ans, la carrière d'Aristide Cavaillé-Coll venait de démarrer pour plus de soixante ans. Le chef-d'œuvre qu'il réalisa à Saint-Denis marqua le point de départ d'une nouvelle conception de la facture d'orgue et l'acte de naissance de l'orgue romantique.

### **De l'entreprise familiale à celle d'un seul homme**

Une fois le marché obtenu, toute la tribu Cavaillé-Coll s'établit dans la capitale car Aristide ne pouvait réaliser seul cet immense projet. Elle fonda une société en nom collectif, « Cavaillé-Coll père & fils », dont chacun était membre-associé y compris la mère. Aristide délaissa bientôt les tâches manuelles au profit de la conception des orgues puis des fonctions commerciales et gestionnaires. Pendant ce temps, son père et son frère assumaient les tâches manuelles à l'atelier et sur les chantiers mais ils quittèrent l'entreprise familiale fin décembre 1849. Son père Dominique se dissocia en effet de sa propre maison car il désapprouvait de plus en plus la politique commerciale et industrielle d'Aristide, sa volonté monopolisatrice qui aboutissait à vouloir sortir des orgues en série à et transformer la société familiale en usine. Aussi, après sa

dissolution en décembre 1849 la plaque devint « A. Cavaillé-Coll fils ». Aristide restant seul à la tête de la société, il put lui donner le développement qu'il souhaitait. Des contremaîtres et chefs d'ateliers remplacèrent le père et le frère avant qu'Aristide ne transforme la manufacture en entreprise en commandite, « A Cavaillé-Coll & C<sup>ie</sup> » pour devenir enfin « A. Cavaillé-Coll ». Sa gestion administrative fut alors confiée à ses plus proches collaborateurs.

Avec la construction de Saint-Denis, la notoriété de Cavaillé-Coll s'établit rapidement. Elle se confirma au fur et à mesure que les commandes se multipliaient. Les paroisses les plus importantes aussi bien parisiennes que provinciales firent appel à lui. Cavaillé-Coll distança ses concurrents et ne redouta plus de sérieuse rivalité jusqu'à l'arrivée dans les années 1850 de Joseph Merklin, un autre très grand facteur d'orgues du XIX<sup>e</sup> siècle et son plus sérieux rival. Ses succès lui permirent une ascension sociale rapide et Aristide devint un notable comblé d'honneurs. En pleine gloire, la construction de son hôtel particulier avenue du Maine fut le symbole de cette réussite et il put se poser en grand seigneur qui avait réussi. Malgré cette stature de haute noblesse et d'autorité magnanime, on le présenta comme un homme « bon, modeste et sans pose » dont la simplicité dans sa relation à l'autre frappait ses interlocuteurs.

Aristide était un habile communicant. A l'occasion de l'inauguration de Saint-Denis, il fit sa promotion en une campagne de communication très offensive et très moderne pour l'époque. Chef d'entreprise avisé, on aurait tort cependant de le réduire à la seule dimension du « Patron » qui déléguait ses commandes à d'habiles collaborateurs. C'était un technicien sachant « mettre la main à la pâte », montrant l'exemple à ses ouvriers, formant ainsi des générations de facteurs d'orgues dont son successeur. Surtout, en ingénieur et en artiste il concevait lui-même ses instruments, confiant la seule mise au point des détails techniques et le dessin des plans à ses contremaîtres.

Ainsi, il méritait les nombreuses récompenses décernées tout au long de sa carrière. Considéré par ses contemporains comme le meilleur dans son domaine, à l'occasion des différentes expositions nationales et universelles, il recevait les plus hautes distinctions, les médailles les plus convoitées. Honoré de la Légion d'honneur reçue solennellement au Palais de l'Industrie à l'occasion d'une exposition nationale (1849), il fut fait officier en 1878 pour la réalisation de l'orgue du Trocadéro. On peut considérer que cet instrument marqua le lancement de l'orgue « symphonique » avec notamment ses deux claviers expressifs.

## **Une production exceptionnelle**

En soixante ans de carrière Cavaillé-Coll construisit entre 400 et 500 orgues de toutes tailles. Tout en restant constant dans ses principes fondamentaux, notamment une certaine fidélité à l'orgue classique de ses ancêtres que la majorité de ses concurrents semblent avoir abandonné à partir des années 1850, sa conception évolua fortement. Chaque décennie apporta ses nouveautés, depuis ses débuts à Saint-Denis ou Notre-Dame de Lorette à Paris jusqu'à ses derniers chefs-d'œuvre mondialement connus : Saint-François de Sales à Lyon, Cathédrale d'Orléans, Saint-Etienne à Caen, Saint-Sernin à Toulouse et enfin Saint-Ouen à Rouen en 1890. Ce dernier est souvent considéré comme le dernier chef d'œuvre de Cavaillé-Coll. Pourtant, malgré le sommet « inégalable » de Rouen, les années 1890 qui furent aussi les dernières années, virent la production d'orgues très intéressants et de taille importante, comme les deux orgues du baron de l'Espée devenus l'orgue de la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre et l'orgue de l'église Saint-Antoine des Quinze-Vingt à Paris, celui de la basilique Notre-Dame du Rosaire à Lourdes ou le grand-orgue de Saint-Pierre et Saint-Paul à Epernay.

Sont sortis des ateliers Cavaillé-Coll la plupart des grands instruments parisiens comme Saint-Roch, La Madeleine, Sainte-Clotilde, Saint-Sulpice ou Notre-Dame par exemple et aussi de nombreux orgues en province comme à Perpignan, Ajaccio, Nancy, Epernay, Long-sur-Somme, Saint-Omer ou Pontivy, Saint-Servan, Saint-Brieuc en Bretagne sans oublier l'Europe : Sheffield,

Gand, Bruxelles, Amsterdam... Il envoyait ses créations sur tous les continents, de l'Asie à l'Amérique du Nord et du Sud en passant par l'Afrique ou l'Océanie, édifiant aussi de nombreux orgues dits « de salon » pour de riches particuliers et une multitude de petits instruments d'église, des « orgues de chœur ».

Son projet le plus grandiose fut un orgue gigantesque de 124 jeux pour Saint-Pierre de Rome. Présentée à trois papes successifs lesquels, avec diplomatie, apprécièrent formellement l'œuvre, celle-ci hélas ne lui sera jamais commandée malgré un « lobbying » acharné. Cet échec contribua à assombrir ses dernières années.

### **L'importance du clan familial et professionnel : le patriarche et l'homme de réseau**

Au XIX<sup>e</sup> siècle l'individu était lié au groupe et c'est souvent par celui-ci qu'il affirmait son identité, ses valeurs et ses intérêts. Aussi la famille formait un tout et les enjeux familiaux étaient aussi d'ordre professionnel et économique. Après avoir vécu toute sa jeunesse dans une relative promiscuité avec parents, frère et compagnons, à son tour Cavaillé-Coll devenu chef d'entreprise, hébergea famille et compagnons desquels il attendait en retour une sorte de dépendance et de respect soumis. Décrit comme doté d'une forte personnalité, il exerça sa tutelle sur tout son entourage et son commandement était caractérisé par un certain autoritarisme et ce paternalisme chrétien très caractéristique de ce temps.

Mais son entourage n'accepta pas toujours sa domination autocratique : son frère Vincent repartit dans le Midi après qu'Aristide, suite au départ de son père, a pris le contrôle de la manufacture en janvier 1850 en l'excluant comme associé. Son fils Gabriel, successeur possible, partit lui aussi en 1892 lorsqu'Aristide désapprouva son projet d'introduire l'électricité dans l'orgue. Un autre fils, Joseph, s'engagea dans le marine et Emmanuel, l'aîné des garçons, devint anti-anticlérical comme si chacun à sa manière voulait s'affranchir du patriarche. Seule sa fille Cécile, l'aînée de la fratrie, lui restera d'une fidélité indéfectible. Se substituant à l'âge de quatorze ans à sa mère morte en 1868 à l'issue d'une septième naissance (sur sept enfants, quatre survivront) comme le faisaient alors les filles aînées, elle restera toute sa vie auprès de son père pour lui tenir compagnie ; elle le suivra toute sa vie en célibataire et assumera le rôle de mère auprès de ses frères. Elle assura leur éducation et leur apporta l'affection qu'Aristide, trop absorbé par ses activités, n'avait pas le temps de leur donner. Elle sera le ciment familial par sa présence affectueuse, discrète mais omniprésente.

Cavaillé-Coll s'entoura des meilleurs professionnels et ce ne fut pas son moindre talent. Son œuvre et sa réussite auraient-ils été les mêmes sans la contribution de ses fidèles compagnons comme Neuburger, Thiemann, Veerkamp, Carloni, Glock, Abarca, les frères Reinburg, ou Sauvage, Puig et Parisot, les ouvriers de la première heure venus d'Espagne le rejoindre à Saint-Denis avec son père et son frère ? Ils eurent pour « Le Patron », « Monsieur Cavaillé-Coll », cette déférence à la fois affectueuse et respectueuse. Parmi ses collaborateurs, il existait des fratries ou plusieurs générations d'une même famille, le père et ses fils. On organisait des banquets en son honneur à l'occasion de ses plus grands succès. Certains contribuèrent à la pérennisation de la maison Cavaillé-Coll après la mort d'Aristide. Néanmoins, là aussi, Cavaillé-Coll eut à subir dans les années 1880 des déceptions avec le départ de plusieurs de ses meilleurs cadres. Ceux-ci s'établirent à leur compte en province comme facteurs d'orgues ou à Paris comme sous-traitants spécialisés. En 1892, le fils Gabriel créa sa propre manufacture en débauchant plusieurs ouvriers de son père et l'un de ses meilleurs contremaîtres. « Le Vieux » comme on disait dans les ateliers, n'inspirait plus la même confiance qu'autrefois du fait des difficultés financières récurrentes et de l'inquiétude qui en résultait pour tous. Cavaillé-Coll vécut certaines de ces désaffections comme de véritables trahisons.

Son beau-frère Hippolyte Blanc fut aussi un acteur important de la réussite de Cavaillé-Coll du

fait de sa situation professionnelle, puisqu'il décidait pour le compte de l'administration des Cultes de l'attribution des subventions d'Etat auprès des églises pour la construction des orgues. Il contribua pour beaucoup au succès de la manufacture Cavaillé-Coll et sa connivence fut déterminante pour aider Aristide à décrocher de nombreux marchés et lui permettre d'évincer ses concurrents. D'ailleurs, dès le début, le jeune et ambitieux Cavaillé-Coll bénéficia de soutiens qui le menèrent à ses premiers succès. Tout au long de sa carrière il entretint des relations privilégiées avec les plus hautes sphères sociales et l'élite de son époque. Il s'appuya sur les autorités ecclésiastiques, administratives et politiques, les milieux financiers auprès desquels il obtint emprunts, subventions et commandes. Il bénéficiera entre autres de la complicité déterminante de l'abbé Pierre Lamazou, un admirateur inconditionnel, pour la commande de l'orgue de Saint-Sulpice. Certains de ses protecteurs comme le banquier Jean-Henri Place ou le comte Paul Chandon de Briailles l'aidèrent dans les moments de déconfiture. Ses amis organistes devinrent ses meilleurs ambassadeurs et les inaugurateurs quasi-officiels de ses orgues.

### **Cavaillé-Coll, les scientifiques et les musiciens**

Aristide Cavaillé-Coll fut toute sa vie théoricien et scientifique. Innovateur, inventeur, il ne cessa de faire des recherches scientifiques et techniques. Dès le début, il publia ses découvertes dans le domaine acoustique sur les tuyaux d'orgue, sur la détermination du diapason et sur d'autres découvertes. Entre autres, il mesura avec précisions les fréquences sonores et les traduisit en formules mathématiques. Ses recherches donnent une image précise de l'homme de science auquel on doit encore une part non négligeable à la recherche fondamentale en acoustique. Ses travaux furent récompensés et consacrés à maintes reprises par le comité des arts mécaniques de la Société d'Encouragement. Il collabora avec quelques-uns des grands savants de son époque qu'il comptait parmi ses amis, comme Savart, Lissajous ou Léon Foucault. Il prêta son concours à ce dernier pour la découverte de la vitesse la lumière grâce à la « sirène », un instrument de leur invention commune. Acousticien de renom, il était sollicité pour son expertise lorsqu'il s'agissait, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de construire quelque part en Europe une salle de concert avec orgue (Trocadéro à Paris, Sheffield en Angleterre, nouvelle salle des concerts du Conservatoire à Bruxelles, etc.).

Même s'il ne fut pas musicien lui-même, Aristide Cavaillé-Coll était au fait de la création musicale, aimant se rendre à l'Opéra, aux concerts ou aux soirées musicales privées de ses amis Saint-Saëns, Rossini ou Pauline Viardot. Lui-même organisait régulièrement des auditions et autres récitals sur le modèle des salons privés dans sa grande « salle de montage » transformée pour l'occasion en hall de démonstration et en salle de concerts. Il fut l'ami et le soutien actif des organistes les plus en vue de son époque comme César Franck, Lemmens, Lefebure-Wely, Widor, ou même Franz Liszt. Grâce à son pouvoir d'influence, il favorisa leur carrière, et combien parmi ceux-ci comme Widor ou Guilmant lui furent redevables de son soutien actif ? Il repéra avant tout le monde les talents de jeunes artistes qu'il soutint et qui devinrent par la suite les maîtres de l'orgue français de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle comme Louis Vierne ou Marcel Dupré. Dans les années 1850, il participa sous l'impulsion de l'organiste belge Lemmens au mouvement français de redécouverte de l'œuvre de Bach. Enfin, il entretint également des relations suivies avec les plus grands facteurs d'orgues européens de l'époque et de nombreux facteurs étrangers vinrent travailler dans ses ateliers pour se former avec lui.

### **Les ateliers de Cavaillé-Coll à l'époque de la révolution industrielle et dans la tourmente de l'urbanisation parisienne**

Avec quelques compagnons, les facteurs d'orgues de l'Ancien régime installaient leur activité là où ils construisaient leurs instruments, se déplaçant au gré des chantiers d'orgue. Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'industrialisation et la commercialisation de la production artisanale, il en alla tout

autrement : les facteurs se sédentarisèrent à la tête d'entreprises de plusieurs dizaines d'employés. Cavaillé-Coll dont les ateliers comptèrent jusqu'à soixante-quinze salariés fut un acteur de la révolution industrielle. Les orgues étaient produits en série que les clients choisissaient avec ou sans options dans des catalogues.

Aristide occupa en tout quatre ateliers. Dans un Paris en perpétuelle expansion, certains des quartiers situés à la périphérie de la capitale et dans lesquels la famille Cavaillé-Coll s'était établie en premier lieu avaient été encore peu de temps auparavant des villages perdus au milieu des champs et des vergers. Puis ce furent sous le Second Empire les transformations urbaines du baron Haussmann qui impliquèrent d'autres bouleversements et Cavaillé-Coll eut à subir l'expropriation de ses ateliers sur décision judiciaire. Les deux premières fabriques furent situées sur la rive droite de Paris puis Cavaillé-Coll s'installa ensuite de l'autre côté de la Seine sur la rive gauche au 94-96 rue de Vaugirard, ancienne école de musique religieuse avec sa « Salle de Concerts spirituels » qu'il remania. Il la quitta à la suite du percement de la rue de Rennes et il s'installa au 13-15 avenue du Maine tout près de la gare de Montparnasse.

La rue de Vaugirard et l'avenue du Maine furent ses ateliers les plus importants et les plus emblématiques. Ils n'étaient pas seulement des lieux de construction d'orgues. Il s'y discutait et s'y décidait les choix esthétiques et sonores entre le facteur d'orgues et ses organistes qui venaient essayer ses instruments et participer à leur conception. C'étaient aussi des lieux de rencontre et de rendez-vous mondains branchés sur l'élite et le pouvoir du fait des récitals qu'il organisait.

### **Une vie émaillée par des drames. Une fin douloureuse**

Les dix dernières années de la carrière et de la vie de Cavaillé-Coll furent assombries par plusieurs faillites et des conflits familiaux graves.

Tout au long de sa carrière, Cavaillé-Coll se heurta à des difficultés financières et vécut dans une insécurité permanente. Il avait parfois les plus grandes difficultés à boucler ses fins de mois et mit à plusieurs reprises en difficulté sa famille et ses employés. À la fin, les emprunts étaient garantis sur ses ateliers, ses outils et même ses biens personnels, y compris sa propre demeure elle-même hypothéquée. Les dernières années il était continuellement au bord de la faillite. Ainsi, en 1891, une première liquidation judiciaire fut décidée par décision de justice. Sa maison et ses ateliers furent vendus aux enchères le contraignant à quitter son hôtel particulier et à se retirer dans un modeste appartement au 21 rue du Vieux Colombier à Paris. Toutefois il put poursuivre son activité jusqu'en 1897, date d'une deuxième faillite, définitive celle-là.

A cela, plusieurs raisons : ses clients, principalement l'État et l'Église, étaient de mauvais payeurs, toujours en retard, et il fallait régulièrement les relancer. D'autre part, sa politique commerciale et industrielle l'obligeait sans cesse à emprunter et à faire de la cavalerie budgétaire. Dès le début, il fut contraint de contracter de nombreux prêts. Enfin, il exigeait la perfection pour ses plus grands instruments et y perdait souvent de l'argent. Ne se limitant pas à ses propres devis, il apportait à ses orgues en cours de construction des additions et des modifications importantes qui augmentaient de manière parfois considérable leurs ressources techniques et leur valeur musicale mais aussi leur coût ! Les exemples de Saint-Sulpice ou de Notre-Dame de Paris sont bien connus. Mais il le faisait sans en informer ses commanditaires lesquels, mis devant le fait accompli, refusaient souvent de payer le surcoût qui était parfois énorme ! Aristide devait, pour rentrer dans ses frais, justifier ses initiatives en implorant leur compréhension.

En 1898, un an tout juste avant sa mort, sa société fut reprise par Charles Mutin, un ancien élève établi en Normandie. Ruiné et quasiment aveugle, le vieux Cavaillé mourut le 13 octobre 1899. Il fut enterré au cimetière de Montparnasse où repose une partie de sa famille.

Cavaillé-Coll disparut sans successeur de sa famille. Il avait fondé de grands espoirs envers son fils Joseph, lequel mourut prématurément en 1884 à l'âge de vingt-deux ans à la guerre du

Tonkin. Il forma son autre fils, Gabriel, dernier né de la fratrie, mais il ne le prépara pas à lui succéder. En rejetant les idées de ce dernier sur l'électricité, Aristide perdit du même coup sa dernière chance d'assurer un successeur de sa famille contrairement à son père Dominique qui avait su se retirer pour lui permettre de prendre la relève et faire perdurer la marque Cavallé-Coll. Heureusement le nom fut perpétué grâce à Charles Mutin. Il réussit à sauver la maison et il poursuivit l'œuvre dans la tradition de Cavallé-Coll. Mais son souci d'assainir la situation financière de la maison l'amena à ne plus privilégier la qualité de ses instruments au détriment de la santé financière de cette dernière. Après lui, l'entreprise périclita. Auguste Convers puis la maison Pleyel succédèrent à Mutin jusqu'au seuil de la seconde guerre mondiale. Les ateliers 13 Avenue du Maine disparurent au lendemain du conflit. Aujourd'hui, il n'en reste plus rien d'autre qu'une plaque commémorative.

### **Cavallé-Coll, moderne et ancien, innovateur et conservateur**

Par ses idées novatrices et ses réalisations inédites, l'artiste sut accompagner voire anticiper les goûts musicaux, inspirant les organistes autant qu'il était inspiré par eux. En technicien, Cavallé-Coll maîtrisa et dépassa la facture classique de ses ancêtres tant dans son concept que dans les techniques de production; sa vision moderne de la facture d'orgues comme métier d'art plus que d'artisanat dérogeait à la conception de son père héritée du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Mais Cavallé-Coll ne fut pas un incondicional de la modernité et du progrès technique. Il temporisa devant plusieurs avancées de son époque, en particulier l'orgue électro-pneumatique mis au point dès les années 1880. Contrairement à ses principaux concurrents qui adoptèrent avec enthousiasme le nouveau système, Cavallé-Coll resta fidèle aux sommiers traditionnels à registres et à la traction mécanique des jeux et des notes assistée par machine pneumatique Barker. Il appliqua jusque dans ses tous derniers instruments ses concepts mécaniques qui avaient fait leurs preuves depuis Saint-Denis et qu'il n'avait cessé de perfectionner tout au long de sa carrière. Il proposa même, en 1893, de mécaniser le grand-orgue de Saint-Augustin à Paris – ce qui fut fait par Mutin en 1899 - que Barker avait construit électrique en 1868. Il est vrai que Cavallé-Coll, alors en plein conflit avec son fils Gabriel, avait un compte à régler avec celui-ci et... peut-être l'électricité.

Méfiant envers le système d'actionnariat qui accompagnait le capitalisme naissant, l'homme d'affaires Cavallé-Coll préféra l'autonomie permise par une gestion solitaire dans laquelle il n'avait de compte à rendre à personne sinon à lui-même. Il ne se résigna à l'actionnariat que lorsque la survie de son entreprise était en jeu ou pour faciliter le développement de celle-ci mais il s'en détacha dès qu'il le put. Sur le plan politique et contrairement à son père, Cavallé-Coll n'eut pas la réputation d'être un révolutionnaire. Mais, homme d'affaires pragmatique, cela ne l'empêcha pas de collaborer en bonne intelligence avec les régimes politiques du XX<sup>e</sup> siècle qu'il traversa, de la Monarchie de juillet jusqu'à la troisième République laïque voire anticléricale en passant par le second Empire !

### **Un homme de son temps et hors du temps : l'héritage de Cavallé-Coll**

En somme, Aristide Cavallé-Coll fut typiquement un homme de son temps fortement imprégné de la culture religieuse que lui transmit sa famille et qu'il essaya de communiquer à son tour à ses enfants avec plus ou moins de bonheur. Saint-sulpicien convaincu, il était aussi imprégné de cette culture scientifique qui caractérisait aussi le XIX<sup>e</sup> siècle positiviste. Mais il a transcendé son siècle et a fait école par la portée universelle de son œuvre encore avérée aujourd'hui bien que celle-ci fut aussi très caractéristique du style de son époque.

Hélas l'œuvre de Cavallé-Coll comme celle des autres facteurs d'orgues du XIX<sup>e</sup> a subi les

outrages non pas des siècles mais des hommes. A partir des années 1930, sous l'influence du mouvement dit néoclassique d'abord puis sous celle du mouvement néo-baroque qui s'imposa à partir des années 1960, on condamna et on rejeta de façon plus ou moins radicale l'œuvre de Cavaillé-Coll, de ses contemporains et de ses proches successeurs. Quand ces instruments ne furent pas oubliés et délaissés, ils furent dénaturés de façon parfois définitive dans des restaurations pour le moins « abusives ». On cite volontiers l'exemple de Notre-Dame de Lorette mais la majeure partie de l'œuvre de Cavaillé-Coll fut transformée, parmi laquelle on compte hélas ses plus belles réalisations. Notamment on électrifia massivement ses instruments ce qui ne manque pas d'ironie lorsque l'on connaît la position de Cavaillé-Coll sur l'orgue électrifé...

Ce n'est qu'au tout début des années 1980 que l'on redécouvrit peu à peu la légitimité et la qualité de ce patrimoine à la fois technique et musical. Cette prise de conscience rendit possible la restauration des quelques rares orgues restés intacts dans une démarche d'authenticité archéologique sans toutefois aller jusqu'à restituer l'ensemble des instruments transformés. Ainsi la majorité des orgues défigurés de Cavaillé-Coll le resteront-ils probablement à jamais. De même, cette politique de respect qui allait de soi il y a peu encore est-elle définitivement acquise ? On peut en douter. Aujourd'hui, on semble en effet admettre le principe d'une modernisation « acceptable » des instruments du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais peut-on considérer que La Madeleine, Sainte-Clotilde ou même Notre-Dame soient encore des orgues Cavaillé-Coll ?

Ce mouvement de redécouverte a eu un deuxième effet : aujourd'hui certains artisans, en France et à l'étranger, se sont spécialisés dans la restauration des orgues Cavaillé-Coll. Certains se réclament de lui et de son héritage technique et musical et reprennent à leur compte, pour leurs propres créations, ses innovations les plus marquantes sur le plan mécanique et sonore. Certains d'entre eux s'approprient ses idées pour les dépasser ou les pousser dans leurs ultimes développements. S'il n'est pas excessif d'affirmer que Cavaillé-Coll provoque encore une certaine fascination, il n'en reste pas moins vrai que dans l'hexagone ce sont les modèles de l'orgue baroque mécanique et celui de l'orgue à tout jouer électrifé qui restent largement dominants. C'est à l'étranger que le concept Cavaillé-Coll semble le plus vivace.